

Désilets, Andrée (1984) *Les noms de rue de Sherbrooke (1825-1980)*. Québec, Commission de toponymie, Études et recherches toponymiques no7, 106 p.

Jean-Marie M. Dubois

Volume 29, Number 76, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021713ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021713ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubois, J.-M. M. (1985). Review of [Désilets, Andrée (1984) *Les noms de rue de Sherbrooke (1825-1980)*. Québec, Commission de toponymie, Études et recherches toponymiques no7, 106 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(76), 162–164. <https://doi.org/10.7202/021713ar>

d'autant plus que les premières pages (listes et cartes) sont un peu déroutantes. On y relève de nombreux anthroponymes (lac Albanel, Dolbeau, lac Bouchette, Val-Jalbert), surtout appliqués aux cantons, et d'aussi nombreux hagnonymes (lac Saint-Jean, Saint-Ludger-de-Milot). Mais ici les toponymes d'origine amérindienne révèlent leur valeur descriptive. Si l'on découvre avec curiosité la signification de quelques-uns d'entre eux — Chicoutimi se référant à la profondeur de l'eau, Kénogami à un lac long, Mistassini à une grosse roche — l'origine de plusieurs autres demeure inconnue. Bon nombre de toponymes pittoresques enrichissent ce répertoire tels que le Tableau, le lac des Abattis, le bras de l'Enfer, les Passes Dangereuses. Bref, la toponymie de la Sagamie se révèle encore plus colorée que celle de Charlevoix.

Ces deux itinéraires s'adressent d'abord, semble-t-il, aux touristes, mais aussi aux gens du pays qui y découvriront un aspect fascinant de leur patrimoine. Ils peuvent également servir aux enseignants du secondaire comme moyen d'initiation à la géographie et à l'histoire locales et régionales. Ils rendent compte enfin des progrès de la recherche toponymique au Québec.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal

DÉSILETS, Andrée (1984) *Les noms de rue de Sherbrooke (1825-1980)*. Québec, Commission de toponymie, Études et recherches toponymiques n° 7, 106p.

Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980) est un volume qui découle d'une recherche financée par l'Office de la langue française pour la Commission de toponymie. Cette dernière désire ainsi promouvoir l'étude de l'odonymie municipale qui a encore moins d'adeptes que la toponymie régionale surtout parmi les géographes et les historiens.

La chercheuse est historienne à l'Université de Sherbrooke mais elle œuvre également dans diverses commissions québécoises et canadiennes de même que dans les sociétés historiques régionales. Elle connaît donc très bien les sources d'information et elle a su mettre à contribution toute une équipe de personnes compétentes, comme en témoigne la section des remerciements. Dans la préface, le président de la Commission de toponymie, François Beaudin, rend « hommage à la nouveauté méthodologique » de l'étude. Cette phrase émoustille la curiosité du lecteur qui recherche la « nouveauté » par la suite à chacune des pages. Il sera déçu car l'ouvrage est tout simplement une bonne recherche historique de base avec hypothèse, objectifs, analyse et interprétation des données et conclusion. L'auteure elle-même est bien consciente des limites de l'étude, surtout en ce qui a trait aux relations entre l'odonymie et les grands courants idéologiques et sociologiques de l'histoire du Québec, et elle mentionne que cette contribution appelle nécessairement des recherches complémentaires.

Mais avant de passer à l'analyse de l'ouvrage, que nous apporte l'étude odonymique? François Beaudin compare le corpus odonymique d'une ville à un monument. Il a bien raison car, comme c'est le cas d'un monument, l'administration d'une ville nomme les rues pour rendre hommage, entre autres, à des personnages qui ont fait l'histoire. L'odonymie révèle la mentalité d'un milieu, ses modes de penser, son origine ethnique, sociale et géographique. Étudiée d'une façon chronologique, comme le fait madame Désilets, l'odonymie révèle en plus l'évolution du comportement de ce milieu.

Dans l'introduction du volume, l'auteure expose les hypothèses de travail. L'odonymie de Sherbrooke serait-elle le reflet d'une ville anglophone qui s'est francisée, d'une ville bourgeoise qui s'est démocratisée et d'une ville qui s'est ouverte aux courants nouveaux comme la préoccupation « écologique »? Pour analyser ces hypothèses, l'auteure procède de deux façons. Dans un premier temps, elle trace l'historique de l'odonymie sherbrookoise et, dans un deuxième temps, elle analyse le corpus odonymique lui-même.

Ce n'est que depuis 1926 que le Québec a concédé aux municipalités le pouvoir de donner des noms de rues et de les changer. Mais le code ne faisait qu'officialiser la pratique courante. Sherbrooke, elle, semble s'être dotée d'un règlement à cet effet dès le début en 1852, mais le premier arrêté municipal que possède la ville remonte à 1904. Avant cette date, on procédait selon les requêtes ou les pressions sans faire mention des raisons qui présidaient au choix des noms. Et comme les terres ont longtemps appartenu à la British American Land Co. qui les gérait à distance, par secteur et sans coordination, on s'est rapidement retrouvé avec une odonymie répétitive; par exemple, on retrouvait quatre rues Victoria à Sherbrooke en 1896! C'est la confusion engendrée par une odonymie répétitive qui amène la ville à demander à son Comité des chemins de rebaptiser certaines rues en 1896, d'où l'élaboration du règlement de 1904. Par cet arrêté, on commence à franciser un peu les noms de rues, mais 30 ans seulement après que les Canadiens français soient devenus majoritaires.

Au lendemain du règlement de 1904, on commence à s'intéresser un peu plus à l'odonymie de la ville et, en 1919, c'est la Commission de police qui remplace en la matière le Comité des chemins. Celle-ci fait des recommandations afin que le Conseil de ville prenne un peu plus ses responsabilités dans l'approbation des noms de rues et cela, afin que l'odonymie soit plus pratique et plus riche de signification et d'histoire. Cette commission privilégie d'ailleurs l'anthroponymie de façon à honorer des personnalités locales, nationales ou étrangères; on fait aussi référence aux événements historiques récents reliés à la Première Guerre mondiale. L'idée lancée en 1919 d'une commission consultative se réalise par la suite avec l'aide de la Société d'histoire des Cantons-de-l'Est qui essaie de conscientiser ses membres à ce problème et qui tente également de créer au sein de la ville un comité odonymique officiel. Cet effort aboutira en 1952 avec la parution d'un règlement qui uniformisera nombre d'odonymes.

Après 1952, c'est la Société Saint-Jean-Baptiste (S.S.J.B.), plus dynamique, qui supplante la Société d'histoire des Cantons-de-l'Est dans ce rôle consultatif. Sous les auspices de son comité de francisation, la S.S.J.B. finit par obtenir de la ville la reconnaissance officielle d'un comité de toponymie en 1956. La Société d'histoire des Cantons-de-l'Est a toujours veillé à ce que la S.S.J.B. ne francise pas tout au détriment de l'histoire en insistant sur le principe de base que la toponymie reflète l'histoire mais ne la refait pas.

Depuis cette période, et surtout lors de la confection du plan directeur d'urbanisme pendant les années 1960, le Comité a surtout œuvré à la désignation des nouvelles rues, sans toujours avoir à l'esprit cependant de refléter l'histoire locale.

Qu'est-ce que nous révèle maintenant l'analyse du corpus odonymique? Ce corpus comprend 741 noms de rues dont on a pu retracer l'origine de 700 d'entre eux. Le répertoire est très bien fait excepté dans le cas des odonymes descriptifs à référence topographique (Beaurivage, Belvédère, ...) et «écologique» (des Blés, des Cèdres, ...) pour lesquels on ne possède aucun élément d'explication ce qui, à notre sens, aurait été relativement aisé dans bien des cas. En annexe à ce corpus, on retrouve quatre tableaux qui présentent successivement: 1) l'apparition chronologique des odonymes par quartier de la ville, 2) la liste des ponts, parcs et places, 3) la liste des odonymes non retenus, 4) les changements de noms par quartier et par période.

L'analyse du corpus odonymique a porté essentiellement sur un tableau qui présente un classement des odonymes par familles (descriptifs, numériques, thématiques), par sous-groupes et cellules pour chacun des quartiers et pour les périodes: 1825-1900, 1900-1950 et 1950-1980.

De 1825 à 1900, l'odonymie reflète le caractère britannique de la ville car, mis à part 4 hagionymes — noms de saints —, les 125 odonymes sont anglophones. Les anthroponymes constituent 43% du corpus.

De 1900 à 1950, l'odonymie devient bilingue. Le passé à dominance anglaise demeure présent mais il cède graduellement du terrain sous la poussée des Francophones qui forment déjà 63% de la population en 1901. Le corpus odonymique a presque triplé en volume pendant cette période. Les anthroponymes dominent maintenant (60%) et le nombre d'hagionymes est passé de 4 à 26.

De 1950 à 1980, les 394 nouveaux odonymes recensés sont tous français, sauf quelques anthroponymes d'origine anglaise. Trois caractéristiques ressortent de cette période. La première est que l'engouement pour les hagionymes fait place à un autre, celui-là pour les anthroponymes consacrés à l'élite religieuse francophone. La deuxième a rapport à la forte augmentation des polisonymes — noms de villes — francophones qui constituent maintenant 12,2% de l'ensemble du corpus. La troisième dénote une tendance vers des préoccupations à caractère «écologique». En effet, des secteurs entiers, surtout dans les quartiers nord et est, deviennent de véritables jardins arbustifs ou fleuris.

L'auteure conclut que l'odonymie de Sherbrooke suit de très près l'évolution démographique et se francise graduellement. Elle demeure cependant très élitiste car elle n'a pas su se démocratiser. De plus, elle laisse peu de place à l'imagination, à la poésie ou à la légende à l'inverse de ces régions où persistent des témoignages de la France de l'Ancien Régime.

L'odonymie de Sherbrooke est donc très froide, de tempérament anglo-saxon et peu originale. L'auteure le rend bien en mentionnant qu'elle allie à peine la géographie à l'histoire et qu'elle demeure le reflet d'une population transplantée, par vagues successives, et non encore unifiée, qui vit inconsciemment de souvenirs et de nostalgie. Par exemple, pourquoi les si nombreuses côtes de Sherbrooke se nomment-elles Acadie, King, Marquette, Portland, ... ?

Jean-Marie M. DUBOIS
*Département de géographie
Université de Sherbrooke*